

CHAPITRE PREMIER

Septem

Morin attendait patiemment que son guide vienne le chercher à la sortie de l'aéroport. Il regarda sa montre encore une fois : le guide ne devrait plus tarder. Le Caire grouillait à cette heure de l'après-midi. Une fourmilière en ébullition, gesticulante et bruyante, dans un dédale de rues envahies de moteurs vrombissants et de vêtements pendus aux fenêtres. Il faisait une chaleur anormalement élevée pour cette période de l'année, forçant le légiste à ôter sa veste pour mieux tolérer le rayonnement. Les klaxons retentissaient de toute part, véritable chaos urbain. L'homme aimait bien l'idée d'une anarchie ordonnée : un mélange savamment dosé de chaos et de maîtrise, suffisamment puissant pour anesthésier les sens et provoquer la peur : la crainte permettait de mieux maîtriser la foule, la manipuler plus facilement. La peur était une bien belle source d'inspiration.

Le guide arriva enfin, la petite cinquantaine, les cheveux noirs ébouriffés, le pantalon ample et mal taillé et la chemise poussiéreuse à moitié ouverte. Il sentait la transpiration et parlait mal le français. La route promettait d'être longue... Il invita le médecin à s'installer dans le taxi et revint charger le grand sac de Morin dans le coffre. Le doc s'était lesté du minimum pour s'adapter aux éléments.

— Bien installé ? demanda le guide qui orienta le rétroviseur central afin d'observer son nouveau passager.

— Tout va bien, répondit Morin avec une pointe d'impatience.

La voiture déboita du parking et se lança dans la marée humaine.

— Vacances ? questionna le chauffeur.

— Travail.

Le légiste commença à s'agacer de l'interrogatoire. Il était fatigué du voyage et voulait se reposer le temps du trajet. La route allait être encore longue avant Abydos.

— Excellent ! C'est bon, les affaires ! Que faites-vous ? insista-t-il maladroitement.

Morin posa son regard sombre dans le reflet du rétroviseur.

— Contentez-vous de surveiller la route, voulez-vous ? conclut le médecin d'un ton condescendant.

Le guide détestait ces voyageurs qui ne savaient pas rester courtois. Il n'aimait pas son passager du jour et alluma la radio pour consoler sa solitude. Une musique orientale diffusa un air local sur fond de qânoun et de violon, immergeant le légiste de l'esprit du monde. Il observa le tumulte extérieur à travers la vitre : les boutiques, les badauds assis sur l'escalier à siroter un bon thé bien chaud, l'architecture médiévale des bâtiments. Tout sentait l'authenticité et l'Histoire.

— Vous pouvez ouvrir la fenêtre si vous voulez ! proposa le guide.

Le voyageur ne réagit même pas et demeura muet jusqu'à destination, aux abords du Nil. Le fleuve africain était gigantesque, son commerce prospère et les récoltes sur ses rives florissantes. Il observa les nombreux touristes amassés sur les quais, mitraillant de photos qu'ils entasseraient sur les disques durs sans même les regarder pendant des années. Cette société de consommation l'exaspérait au plus haut point. C'était pour cela qu'il préférait les morts : au moins eux ne parlaient pas pour ne rien dire et ne cherchaient pas à s'enrichir de futilités ou de bravades insolentes.

— Il fait chaud aujourd'hui, n'est-ce pas ? Difficile à supporter !

Monsieur Chemise-Ouverte devenait insupportable. Morin l'expédia sans aucune forme d'empathie après lui avoir payé la course, puis vint s'installer sur une chaise en fer forgé quelques instants, vue sur les felouques qui allaient et revenaient entre Le Caire et Assiout. Un serveur lui demanda ce qu'il voulait boire.

— Un thé à la menthe, lui répondit-il sans même le regarder.

Ce n'était pas la première fois qu'il voyageait en Egypte. C'était même un habitué des lieux. Mais il avait la conviction que cette fois-ci serait différente des précédentes, sans réellement comprendre pourquoi. Il était fatigué et aspira à une bonne douche à l'hôtel. Il but le thé brûlant que le jeune homme lui apporta d'une traite puis se leva en déposant la monnaie sur la table.

— Merci, monsieur. Vous êtes bien aimable, lui lança le serveur devant le pourboire laissé par le légiste.

L'homme observa Morin disparaître dans le dédale des petites ruelles sans même se retourner. Il ne revit jamais plu ce drôle de client à la terrasse de l'établissement.

Malgré le barrage que ses secrétaires s'efforçaient de tenir tant bien que mal, Tommaso Verolli croulait sous les demandes d'interviews. L'affaire avait fait grand bruit et il lui était maintenant impossible de sortir de chez lui sans être accaparé par la foule de photographes et leurs flashes incessants. L'intervention dont il avait été le chef d'orchestre avait fait les gros titres plusieurs jours d'affilé :

« *Le héros déchu* »

« *Des victimes à la pelle* »

« *Quatre agents et une jeune femme tués lors d'une intervention de police* »

« *La maison de l'horreur* »

« *L'enfer sur Terre* »

« *Une intervention de la police tourne au fiasco* »

L'homme ne les comptait même plus. Il ferma le store de la fenêtre afin d'oublier quelques instants la horde d'agités sur le perron et but son café lentement. La politique de l'autruche. Alors qu'il continuait de feuilleter les nouvelles du jour, il tomba sur l'article de l'épicier : le malheureux avait été assassiné derrière son comptoir d'un violent coup de couteau en plein dans la trachée. Le carnage avait été décrit par le journaliste dans un article morbide tiré du témoignage de son épouse, Housnia. Il parlait de sang, de couteau de chasse, d'un géant au crâne rasé vêtu d'un treillis noir et chaussé de Rangers. Portrait-robot du tueur à l'appui. Et d'un code-barres sur l'avant-bras droit de la victime...

31-219

A priori une histoire de carnet de notes dont le contenu ne soulevait aucune hypothèse pour le moment. Heureusement, le chroniqueur n'avait pas fait le lien avec l'intervention chaotique qui les avait tous éprouvés. Maudits journalistes.

Verolli avait secrètement gardé le carnet et prit le temps de l'ouvrir à la page correspondante. Il relut plusieurs fois les séquences de chiffres que le garçon avait relevées sur les portes des cellules et eut confirmation de ce qu'il redoutait : les séries correspondaient bien aux tatouages décrits sur les cadavres... Erwan Richard, Claude Gautier, Gérald Fortry, Sophie Jablowski, et maintenant l'épicier. Mais son équipe et lui n'avaient toujours aucune idée de leur signification. Il referma le carnet en soupirant.

— Quel bordel...

Il éplucha le rapport contenant les photos prises dans les catacombes et tomba sur le fameux symbole présent sur chacune des portes des cellules de stockage. Il n'avait jamais entendu parler de cette fleur de vie avant cette affaire et se donna pour objectif du jour d'étayer l'exploration de ce signe. D'un geste lent et discret, il écarta deux lamelles du store afin d'évaluer le degré d'agitation à l'extérieur : les plantes vertes n'avaient pas bougé, et s'enracinaient même un peu plus. Il lâcha le store et décrocha son téléphone.

— Franck ?

L'adjoint paraissait exténué à l'autre bout du fil. Il n'arrivait plus à dormir depuis l'intervention et se shootait aux médocs pour espérer ne pas trop penser. Verolli reprit.

— Connais-tu quelqu'un qui pourrait nous renseigner sur la signification du symbole ?

Kabut réfléchit un instant.

— On avait déjà appelé un type sur une autre affaire avec Jablow : je peux retrouver ses coordonnées.

L'évocation de son ami rendit Tommaso inconfortable.

— Appelle-le, je veux le voir cet après-midi, ordonna-t-il à l'adjoint.

Les bancs étaient bondés dans l'amphithéâtre de la faculté de médecine. Et même si les cours étaient retranscrits par vidéo dans d'autres annexes de l'université, les étudiants peinaient à se trouver une place de choix. Il y faisait chaud, et il n'était pas rare de voir sortir un à un ces soignants de demain pour prendre l'air.

Ne voulant pas interrompre le cours, Kabut et Verolli se faufilèrent par la porte du haut. Les vigiles n'avaient pas insisté quand ils leur avaient pointé leur carte de flic sous le nez. Ils observèrent un instant le manège des étudiants dont les feuilles tournaient inlassablement au rythme des prises de notes puis leur orateur du jour, le micro pincé sur le col : Seth Miller était un petit homme d'une bonne cinquantaine d'années, les cheveux grisonnants et les joues impeccablement rasées. Il paraissait beaucoup plus accessible que la plupart de ces professeurs hauts perchés à l'abord frigide, et l'assemblée avait l'air

d'apprécier la manière avec laquelle il leur transmettait ses cours. L'homme remarqua la présence des deux policiers en haut de l'amphithéâtre mais poursuivit son audit avec enthousiasme et concentration. Les flics durent attendre encore de longues minutes avant que l'égyptologue ne sonne la fin de la séance. La foule s'agita sur les bancs afin de préparer la nouvelle heure qui allait suivre : crayons bien taillés, nouvelles feuilles à disposition, dictaphone rechargé et lunettes ajustées, le cours d'anatomie qui allait suivre risquait de requérir une dextérité beaucoup plus exigeante. Miller monta les marches de l'amphithéâtre afin de rejoindre ses deux interlocuteurs.

— Professeur Seth Miller ?

— Lui-même. A qui ai-je l'honneur ?

— Tommaso Verolli de la Scientifique, et Franck Kabut de la Crim'. On peut vous parler une minute ? engagea Tom en lui tendant la main.

— Bien sûr. J'ai été prévenu de votre visite par ma secrétaire. Je vous emmène dans mon bureau, nous y serons plus tranquilles.

L'homme les invita à le suivre à travers le fleuve dense des étudiants. File d'attente devant la machine à café, révisions intenses à même la cloison faute de places assises, une quête vaine de temps qui manquait cruellement : un monde de fous pour guérir d'autres fous.

— Tous ces jeunes seront complètement tarés avant même d'avoir atteint le diplôme, murmura Kabut.

Ils arrivèrent enfin.

— Je vous en prie, entrez ! Asseyez-vous. Un café ? leur demanda-t-il poliment.

— Noir pour moi, répondit Verolli.

— Non merci, le remercia l'adjoint.

Seth Miller paraissait à l'aise de la présence des policiers. Sa réputation le précédait et il devait être régulièrement sollicité pour son expertise dans le domaine de la symbolologie. Le patron de la Scientifique observa la pièce naïvement. Une décoration minimaliste et impersonnelle : l'homme ne devait pas être souvent présent et devait passer le plus clair de son temps à transmettre son savoir ailleurs. Quelques diplômes et titres honorifiques avaient été encadrés dans un recoin plus sombre de la pièce : les priorités du professeur semblaient ailleurs.

« *Diplôme de Médecine générale* »

« *DIU Expertise médico-légale* »

« *Diplôme d'Égyptologie* »

« *Membre scientifique de l'institut français d'archéologie orientale* »

Il tendit le café à Verolli.

— Alors dites-moi, messieurs : en quoi puis-je vous être utile ? interrogea-t-il.

Kabut saisit la pochette noire à élastiques qu'il avait sous le bras et en sortit une photo agrandie du symbole retrouvé sur les sept portes du souterrain, les cadavres des légistes et le médaillon à moitié calciné retrouvé dans la vieille bâtisse. Il la tendit au professeur qui inspecta aussitôt le dessin.

— Magnifique fleur de vie, annonça-t-il naturellement.

Les deux flics se regardèrent du coin de l'œil : Google les avait bien renseignés.

— Vous pouvez nous en dire plus ? sollicita Verolli qui reposa la tasse sur le bureau.

— C'est un symbole égyptien vieux de plus de six mille ans. Il a été constaté pour la première fois gravé sur une colonne de granit du temple célébrant Osiris à Abydos. Vous pouvez voir dans ce symbole de multiples formes géométriques à l'intérieur desquelles ceux qui y croient disent voir toutes les constructions de l'univers, tous les modèles de la Création, de la Régénération et de la Métamorphose. Certains s'aventurent même à dire qu'il s'agirait de l'origine de toutes les religions.

Miller prit la photo et la tendit aux deux policiers.

— Observez bien le symbole : à y regarder de plus près, cette fleur de vie est constituée de plusieurs cercles. Il y en a sept au minimum, et...

— Sept, vous dites ? l'interrompit Verolli.

— C'est ce que j'ai dit. Pourquoi ?

— Nous avons retrouvé ce chiffre 7 à plusieurs reprises dans notre affaire, précisa le patron de la Scientifique.

L'égyptologue ne parut pas surpris de la réflexion.

— Ce n'est guère surprenant : le chiffre 7 est omniprésent dans notre quotidien et revêt une importance capitale dans notre existence depuis la nuit des temps.

Les deux flics écoutaient avec attention le cours de leur interlocuteur.

— Dieu a bien créé le monde en sept jours... Les musulmans eux, font sept fois le tour de la Kaaba lors du pèlerinage à la Mecque pour purifier leur âme et se rapprocher de Dieu, comme un rituel cosmique de corps célestes dans l'univers... D'après l'hindouisme, le corps humain serait animé de sept chakras... Comme je vous le disais, toutes les religions ont un lien de près ou de loin avec votre fameux chiffre sept, leur conta-t-il avec passion. Le monde antique tel qu'il était jadis était représenté par sept Merveilles, dont malheureusement seule la pyramide de Kheops à Gizeh a résisté à l'usure du temps et des hommes. Sans oublier bien sûr, pour faire plus simple encore, les sept jours de la semaine, les sept notes de la gamme musicale, ou les sept couleurs de l'arc-en-ciel.

Verolli et Kabut étaient captivés par cette évidence pourtant sous leurs yeux.

— Quand quelqu'un vous importune avec toutes les sottises qu'il peut proférer, vous lui répondez de tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler !

Le professeur marqua une courte pause pour se servir un fond d'eau au distributeur. Il en proposa aux policiers qui refusèrent poliment. L'homme reprit sa dissertation.

— Le sept représente la totalité de l'univers. D'après certains textes parmi les plus anciens, le défunt grimpa dans une barque solaire pour accéder aux mondes inférieurs puis il devait franchir les sept portes du royaume de la Douât pour accéder au royaume d'Osiris. Sept épreuves. S'il échouait, il était damné aux tourments du lac de feu et aux salles de torture pour l'éternité. A devenir fou, n'est-ce pas ? Et s'il réussissait, il devait alors passer une dernière épreuve afin de mériter la vie éternelle : l'épreuve du jugement de l'âme, la psychostasie. Le défunt était alors amené par Anubis devant les Juges du Tribunal des morts qu'Osiris présidait, et son cœur était placé sur une balance dont le contrepoids était la plume représentant la déesse de la justice et de la vérité, Maât. La pesée était relevée par le dieu Thot, qui validait ou non le passage devant le dieu Osiris.

— Que se passait-il si le mort réussissait l'épreuve ? s'intéressait Verolli.

— S'il réussissait à mettre la balance en équilibre entre son cœur et la plume, le défunt passait alors devant Osiris qui validait officiellement son passage dans le paradis égyptien.

— Et s'il échouait ? ajouta Kabut.

Seth Miller se mit à sourire.

— Il était dévoré par Âmmout, un monstre sanguinaire qu'il valait mieux ne pas croiser...

Un silence pesant s'installa dans la pièce... un vent glacial et invisible. Comme si la mort elle-même était entrée dans la pièce au moment précis où avait été évoqué le monstre. Les deux flics en perdirent presque le fil de la discussion. Ces références au chiffre sept les avaient déstabilisés. Le professeur reprit son exposé qu'il maîtrisait sur le bout des doigts.

— Dans l'Egypte antique, la convergence des sept cercles, la fleur de vie comme je vous le disais tout-à-l'heure, illustre la connexion de la vie, de l'esprit et de l'immortalité dans l'après-vie. En gros, pour les égyptiens, la mort n'était qu'une étape avant d'accéder à l'au-delà, sur l'autre rive. Et celui ou celle qui détenait la fleur de vie avait pouvoir de vie et de mort sur le monde physique et spirituel : il devenait en quelque sorte un dieu lui-même.

L'adjoint en eut des frissons dans le dos.

— Intéressant... Et à tout hasard, le mot *LALOU*, ça vous dit quelque chose ? en profita Verolli qui faisait référence aux pages du petit carnet de Rizet trouvé dans son bureau.

— *LALOU* ? Non, jamais entendu parler. Mais ne voulez-vous pas dire *IALOU*, plutôt ? demanda-t-il à son interlocuteur.

— C'était mal écrit, donc... peut-être. Et donc ?

Seth Miller prit une grande inspiration.

— Oui, bien sûr que j'en ai entendu parler. Les Champs d'Ialou correspondent au paradis égyptien dont je vous ai parlé tout-à-l'heure. Le royaume d'Osiris, en quelque sorte.

Les deux flics étaient captivés.

— Et si je vous dis qu'on a trouvé un triple 7 sur plusieurs scènes de crimes, qu'est-ce que vous en dites ? poursuivit l'adjoint.

— 777, vous voulez dire ?

— Oui.

— Le triple 7 symbolise une catégorie spéciale d'anges : les archanges.

— Et qu'est-ce que cela vient faire ici ?

— Ah, cela je n'en sais rien cher monsieur. Mais si cela peut vous aider, l'archange est un messenger de Dieu en quelque sorte. Un lien direct entre les hommes et Dieu. Michaël, Raphaël, Ouriel et Gabriel, ça vous dit quelque chose ? Les quatre intelligences qui gouvernent l'univers. Certains pensent qu'ils sont les quatre visages de Dieu, les créateurs des quatre éléments. Votre triple 7 rappelle peut-être cette métaphore de la toute-puissance.

Dieu, l'alou, la création de l'univers, les quatre éléments, le purgatoire, un monstre qui dévore les cadavres, une orgie de chiffres sept, un cours de botanique sur la fleur de vie, mais toujours aucune piste pour retrouver leurs deux fugitifs... L'enquête s'envolait dans la stratosphère. Il fallait que les deux flics se rendent à l'évidence : ils étaient largués et allaient devoir s'aventurer hors des sentiers battus. Charon et *L.B.* devaient bien se marrer d'où ils étaient...